

Marie Thirion

Maternage et soins dans la symbolique de l'écriture chinoise ancienne

Domaine absolu de l'intimité et de la pudeur, il n'existe, dans la Chine ancienne, presque aucune représentation artistique, ni texte littéraire concernant les nouveau-nés ou les femmes avec leurs bébés. À l'inverse de nos pays occidentaux où l'image de la Madone est omniprésente, les statues ou les peintures de femmes avec des bébés dans les bras sont absentes des musées chinois où n'apparaissent que les souveraines et les femmes de plaisir. Les représentations d'enfants (sur les porcelaines des vases ou des plats) commencent lorsqu'ils jouent, après 3 ans environ. Il est donc presque impossible de trouver des renseignements sur les modalités de maternage, sur l'accueil du nouveau-né, sur l'allaitement.

En revanche, la Chine possède l'un des plus anciens systèmes d'écriture, remontant pour les pictogrammes (représentation simplifiée d'une réalité) à plus de huit mille ans et pour les idéogrammes (représentation d'une notion abstraite) à trois mille ans environ. Les idéogrammes issus de cette période nous intéresseront ici. Bien évidemment, il y a eu de nombreux styles d'écritures, dont certaines presque illisibles pour nous actuellement. Surtout, les systèmes d'écriture ont évolué au cours des siècles, ils se sont tout à la fois simplifiés (de moins en moins de traits ou points pour désigner un objet) et complexifiés (de plus en plus de caractères pour traduire une idée). La récente simplification de l'écriture (1956 et 1964) pour favoriser l'apprentissage et l'alphabetisation réalise pour une bonne part un retour aux sources des pictogrammes anciens.

Il m'a semblé intéressant de rechercher dans ces idéogrammes anciens comment avaient pu être transcrites les notions de nouveau-né, naissance,

Marie-Thirion, pédiatre, fondatrice des formations Co-Naitre et de l'institut Prévention santé en néonatalogie, responsable scientifique du site SAM, santeallaitementmaternel.com.

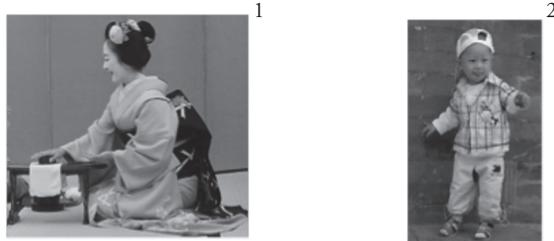
nourrissage, et plus globalement du *prendre soin* d'un tout-petit. En explorant comment les lettrés anciens ont réussi à « figurer » ces notions, à partir de simples traits de pinceau, ou de burin sur la pierre ou l'écaille, nous aurons un aperçu de leur conception du monde, de la vie et de la naissance.

Pour chaque idée, il y a plusieurs possibilités, plusieurs mots, car le chinois est une langue complexe, ne se contentant pas d'une simple nomination. Chaque mot cherche à exprimer l'essence et toutes les subtilités de l'idée. Et chaque idée peut être traduite par plusieurs mots de tonalité différente. J'invite ici à un voyage dans cette écriture splendide, tellement imagée et tellement logique quand on commence à la décrypter.

Partons de deux pictogrammes archaïques :

La femme s'écrit comme la personne qui sert à genoux

L'enfant est représenté debout



Il n'est guère difficile, en regardant ces deux clichés, de « voir » comment ils ont été « écrits »

女 femme (nǚ) 子 enfant (zǐ)

Ces représentations assez exactes de la réalité se retrouvent dans des milliers de mots. Mais vont-ils nous servir pour le sujet qui nous intéresse ? Tentons d'aller plus loin dans la lecture.

LE NOUVEAU-NÉ

Tous les caractères ayant la même taille, il n'aurait pas été possible de représenter un nouveau-né ou un nourrisson comme un enfant *petit*. Comment alors décrire ce qui fait la spécificité du tout-petit ?

Prenons deux pictogrammes simples :

la femme 女 et le coquillage (bèi) 贝

1. Photo web.

2. Photo Marie Thirion.

Le coquillage, c'était le cauri utilisé, comme dans de nombreuses autres régions du monde, comme monnaie d'échange, donc symbole de trésor, de richesse. Si vous mettez deux coquillages sur une femme, vous obtenez :

le nouveau-né (yīng) : 嬰³

Avoir mis deux coquillages n'induit pas la notion de jumeaux, mais celle de grande richesse, la notion d'hyperprécieux.

Le nouveau-né « s'écrit » comme un trésor lié à la femme, accroché à sa mère tel un coquillage sur un rocher, attaché à elle, inséparable. Il n'y a pas d'espace entre eux. Ils dépendent l'un de l'autre et le *trésor* ne survit que parce qu'il est sur elle, avec elle, non encore séparé d'elle. Le nouveau-né et sa mère ne font qu'un dans le temps fusionnel indéterminé de l'après-naissance.

On peut donc en conclure qu'il y a cinq mille ans, l'importance de la proximité physique dans les processus d'attachement pour fabriquer de « l'humain » était au centre de la conception chinoise du monde, puisque au centre même de l'écriture. Dans nos civilisations occidentales, on le redécouvre depuis moins de cinquante ans... N'a-t-il pas fallu attendre Winnicott pour entendre qu'*un nouveau-né ça n'existe pas...*, sans les bras de la mère qui le porte, les soins dont il est l'objet ?

L'ALLAITEMENT

Associons trois pictogrammes élémentaires :

l'enfant 子 la griffe (zhuǎ) 爪 ancien (háo) 厶

La griffe est le symbole de la protection. Pensons à la chatte qui protège ses petits ou aux lions des palais chinois posant la patte sur leurs petits ou sur le monde en signe de protection.

Le dernier signe traduit l'idée d'« ancien » dans le sens de « depuis toujours ». Nous obtenons un idéogramme tout à fait remarquable :

乳 (rǔ).

Ce caractère a plusieurs sens non différenciés. Il signifie tout à la fois : l'accouchement, la naissance, le bébé, l'allaitement, le lait de femme, téter, nourrir.

Ainsi, naître et accoucher, boire-nourrir, utérus-sein, lait-succion, la mère et le tout-petit, forment un tout. Il n'y a pas de rupture entre le temps de la naissance et celui qui suit. Il est littéralement écrit que depuis la nuit

3. En chinois moderne : yīng ér = 嬰兒

des temps, il y a une protection par l'allaitement à créer, à installer, pour faire un jour (plus tard) un enfant. Au temps où l'allaitement s'imposait pour la survie de l'enfant, par sa mère (ou par une autre femme substitut féminin), on écrivait que l'allaitement est ce qui protège et permet la vie. Un peu comme si la naissance ne s'arrêtait qu'avec la fin de l'allaitement. Le nouveau-né et sa mère ne font qu'un dans le temps fusionnel indéterminé de l'après-naissance. Ce qui se passe entre eux forme un tout non analysable, non dissociable. La triade sémantique, naître, allaiter, être allaité, en un seul mot exprime l'absolue unité fonctionnelle et symbolique des deux partenaires de cette aventure de mise au monde. La *mise au monde* (c'est moi qui le traduis ainsi et non les dictionnaires) n'est pas l'accouchement, elle englobe les temps de proximité physique, d'allaitement, jusqu'à ce que le bébé devienne un enfant « debout ».

Nous retrouvons la notion moderne occidentale d'extéro-gestation⁴, ces neuf mois après la naissance, de portage et de proximité corporelle nécessaires à la construction de l'enfant. La présence de « l'autre », l'adulte chaleureux et rassurant, lui donne une sécurité fondamentale à partir de laquelle il pourra accéder progressivement à son autonomisation.

Deux caractères plus modernes, mais tout aussi explicites, peuvent décrire l'allaitement.

Dans la Chine moderne, donner le sein se dit :

喂 母 乳 (wèi mǔ rǔ)

Littéralement la mise au monde 乳 par la mère 母 qui nourrit au sein 喂.

Or comment s'écrit nourrir au sein : 喂 ? il se compose de :

畏 (wèi) craindre, respecter, faire attention, et 口 (kǒu) : la bouche.

Donc nourrir un bébé, c'est être très vigilant sur ce qu'on met dans sa bouche. Ne pas faire n'importe quoi.

Un autre mot signifie nourrir au sein : 哺 (bǔ)

Nous y retrouvons la bouche 口 mais précédée du signe 甫 (fǔ) qui a pour sens : tout de suite, immédiatement, à peine.

L'allaitement, c'est la nourriture qui n'attend pas, qui doit être offerte tout de suite, sans délai.

4. A. Montagu, *La peau et le toucher*, Paris, Le Seuil, 1979.

Nous sommes à mille lieux des notions occidentales arbitraires d'intervalles minimum et de rythmes des tétés. Là où notre civilisation occidentale (assez barbare lorsqu'on y réfléchit) ne craignait point de laisser pleurer un enfant au nom de prétendus principes sanitaires ou éducatifs, dont nul, jamais, n'a évalué ni les risques ni les avantages, les anciens orientaux parlaient de respect et de présence.

PRENDRE SOIN D'UN ENFANT

Il n'existe, en chinois ancien, aucune confusion sémantique possible entre le soin de type médical ou infirmier (diagnostics, traitement, gestes techniques) strictement réservé à des professionnels de la santé, l'enseignement au sens littéraire et culturel du terme réservé aux professeurs, et les soins de maternage. Il n'y a aucune analogie, ni dans le sens, ni dans l'écriture, ni dans la prononciation. Le *prendre soin* est œuvre des parents, de la famille, du village, de la communauté. Pas celle de professionnels. L'écriture, d'ailleurs, différencie nettement le tout-petit, domaine des femmes, des mères comme nous venons de le voir, et l'enfant plus grand où le prendre soin introduit le père qui nourrit de viande et du produit de ses champs.

Prendre soin, à propos du rôle des parents ou de la pratique de la puériculture, va se décliner à travers de très nombreux mots, qui s'associent pour former toutes les subtilités de quatre composantes : nourrir, caresser, câliner, protéger, éduquer

La notion de base du soin est 吃 (chī) qui signifie manger, littéralement tout ce qui entretient le souffle par la bouche, donc la vie. Notion fondamentale dans un pays où les famines ont régné en maître pendant des millénaires. Ce que traduit bien une formule de courtoisie pour saluer – même un inconnu –, qui consiste à dire directement : « As-tu mangé ? Es-tu repu ? » là où nous dirions « bonjour ».

Mais reprenons les idéogrammes déjà découverts, et d'abord « soigner », au sens de nourrir le corps et nourrir l'esprit.

养 (yǎng) nourrir, lui-même constitué de (羊 yáng) mouton et (食 shí) nourrir.

育 (yù) qui signifie tout à la fois procréer nourrir, instruire et éduquer.

Ensuite, « soigner » dans le sens de protéger, défendre, gérer.

护 (hù) : mettre la main (shǒu 手) pour son foyer (hù 户).

理 (lǐ) : le champ, sa terre (里 lǐ) où on est le roi (王 wáng).

看 (kān) : mettre la main (shǒu 手) en visière au-dessus de l'œil (目 mù), donc surveiller, regarder attentivement.

Puis « soigner » dans le sens de caresser, câliner, apaiser.

抚 (fǔ) : mettre la main (shǒu 手) sur le sang (血 xiě) et le feu, la douleur (痛 biāo).

Il suffit d'associer ensuite les divers caractères pour écrire *prendre soin*. Il ne s'agit pas de lire chaque caractère dans son sens étymologique tel que je le traduis grossièrement ici ; il faut lire à chaque ligne le même mot *soin*, *prendre soin*, décliné dans quelques-unes de ses multiples tonalités :

喂 养 (wèi yǎng) : nourrir de lait et de viande.

养 育 (yǎng yù) : nourrir de viande et d'éducation.

哺 育 (bǔ yù) : nourrir de lait de femme et d'éducation.

抚 养 (fǔ yǎng) : caresser et nourrir la viande.

护 理 (hù lǐ) : travail du père, qui protège son foyer et son champ.

看 护 (kān hù) : garder, surveiller et soigner (son foyer, sa famille).

On pourrait multiplier les mots qui, en associant des idéogrammes anciens, se rapportent au prendre soin. Quoique débutante dans cette connaissance de l'écriture chinoise, j'ai pu en recenser plus de trente. S'il n'est pas question de les énumérer ici, il est important de comprendre deux points essentiels :

– la finesse des modulations possibles et l'importance de ce qui se dit, reflétant l'importance de qui se vit ;

– l'intrication permanente des différentes composantes du soin. Caresser, nourrir, protéger, élever ne sont pas des actes indifférents les uns aux autres ou séparables. Ils sont présents – ensemble et complémentaires – dans toute la culture et les mentalités. Le soin aux enfants concerne les parents, et au-delà, la constellation familiale, l'environnement villageois, la communauté des vivants.

Tous les mots que nous avons évoqués ont donc un sens commun : donner la vie, entretenir la vie, élever les enfants car ils sont la vie qui passe à travers soi.

Notre puériculture occidentale pourrait s'interroger sur les programmes mis en œuvre dans notre société pour « faire pousser au mieux un enfant ». Quelle place pour les parents ? Quelle place pour adapter les messages à l'environnement familial ? Quelle place pour les soignants lorsqu'il ne s'agit ni de traiter, ni d'enseigner, mais bel et bien – comme autrefois les anciens dans les familles – d'accompagner, de guider, d'être la parole qui rassure, le témoin qui admire, la sagesse qui justifie.

Le maître mot du prendre soin devient alors

养生 yǎng shēng.

Véritable devise philosophique et spirituelle, ce terme, très utilisé en chinois, dit prendre soin de soi, prendre du temps pour soi, approfondir le sens de la vie. Il signifie littéralement : soigner la vie, nourrir le *vivre*, entretenir en soi et au-delà de soi le principe de vie.

Quelle belle définition du mot puériculture...

*Merci à Yumei Chi
dont l'enseignement m'a donné la passion du chinois
et de sa merveilleuse calligraphie.*